

VIEILLIR, AIMER, ÉCRIRE¹

Michel SCHNEIDER

Naguère, je suis tombé sur un fragment non publié de *La prisonnière*. Parlant d'« elle », c'est-à-dire d'Albertine, et au-delà, de Maman, bien sûr, Proust écrit : « Quelles statues, quels tableaux, quelles œuvres d'art contemplées ou possédées m'eussent ouvert comme elle cette petite déchirure qui se cicatrisait assez vite mais qu'elle, et les indifférents inconsciemment maladroits, et à défaut de personne d'autre, moi-même savaient si bien rouvrir, cette cruelle issue hors de soi-même, ce saignant petit chemin de communication privé mais qui donne sur la route où tout le monde passe vers cette chose qui n'existe pas d'habitude pour nous tant qu'elle ne nous a pas fait souffrir, la vie des autres². »

Grand fut mon étonnement de trouver sous la plume de Proust un sentiment que j'éprouvais depuis quelque temps : la vie de l'art est parfois – ou de plus en plus quand on avance en âge – moins prenante que la vie de l'autre. Cette phrase entrait tellement en contradiction avec toute la Recherche et en résonance avec un étrange état de distance à l'égard des mots écrits, de l'art littéraire, de cette maladie d'écrire quand on pourrait prendre plus de plaisir à d'autres divertissements, que je ne cesse de la tourner et retourner pour en comprendre le sens. Proust semble avoir fait lui aussi cette découverte que l'autre n'était pas – ou plus – à inventer avec des phrases et des images, mais à écouter, là, dans sa chair et sa voix. Il me parlait de moi. Je n'ai pas lu tous les livres, et la chair n'est pas triste. Et je n'ajouterai pas « hélas », car ce n'est pas si mal d'avoir lu longuement la vie et un peu quelques vies. Mal lues, c'est sûr, et comme je l'ai fait depuis toujours avec les livres, en entrant au hasard, en les oubliant, en m'y perdant : désordre est peut-être un synonyme de désir.

Je situe cette phrase sur laquelle je ne cesse de buter comme le narrateur sur le pavé inégal de la cour des Guermantes. Elle prend place au milieu de la Recherche, roman, faut-il le rappeler, qui s'ouvre sur l'attente de l'autre, se développe autour de la recherche de l'autre et s'achève sur le rassemblement de tous ces autres qu'a croisés la vie du narrateur. Il y est question de chemin, d'issues, de routes, de

¹ Copyrighth Michel Schneider. Communication aux Journées des Écrivains du Sud 2008, Aix-en-Provence, 28-29 mars 2008. Texte à paraître dans la revue « Champ psychosomatique ».

² M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, Bibliothèque de la Pléiade, III, 1127.

carrefours. De ce carrefour qu'est chaque être, « comme sont dans les forêts les "étoiles" des carrefours où viennent converger des routes venues, pour notre vie aussi, des points les plus différents³. » De cet autre carrefour où se trouve le romancier écartelé entre l'existence d'êtres réels et l'invention d'êtres imaginaires.

Je n'oublie pas que Proust n'a pas retenu dans l'édition de *La Prisonnière* parue en 1923 un an après sa mort la phrase que je cite. Je sais bien que depuis le *Contre Sainte-Beuve* jusqu'aux ultimes phrases de la *Recherche*, il n'a cessé d'exprimer le contraire de ce que dit ce fragment non publié. Aux dernières pages du *Temps retrouvé*, il résume : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature⁴. » Ce semble être non seulement la leçon que tire le narrateur, mais la conclusion de la vie et de l'œuvre du romancier : la seule vie vécue n'est pas celle que l'on vit parmi les autres, mais parmi les livres. Chacun de nous, dit-il, a en lui cette vie pour écrire, mais tous ne l'écrivent pas. « Cette vie, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas "développés". Notre vie ; et aussi la vie des autres⁵. »

Dès *Contre Sainte-Beuve*, il écrivait que tous nous avons en nous « de quoi écrire ». Il employait à l'époque une autre métaphore que celle de l'œil, du cliché et de la vision, celle de la musique. « Les belles choses que nous écrivons si nous avons du talent sont en nous, indistinctes, comme le souvenir d'un air qui nous charme sans que nous puissions en retrouver le contour.[...] Ne deviennent écrivains que ceux qui sont « hantés de ce souvenir confus de ce qu'ils n'ont jamais connu [et peuvent] approcher cette musique confuse, l'entendre, la noter, la reproduire, la chanter⁶. » Cette force de fuir la vie réelle pour retrouver la vraie vie, celle des clichés ou des airs de musique que nous avons enfouis, cela s'appelle la littérature. La musique des autres, la musique de l'autre que nous sommes à nous-mêmes, voilà ce que l'écriture doit faire entendre.

³ Marcel Proust, op. cit., IV 606.

⁴ Marcel Proust, op. cit., IV 474.

⁵ Ibidem.

⁶ Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 312.

Et ce n'est pas donné à tout le monde, ni pour toujours. Il y a des vies, les plus nombreuses, qui en sont dénuées et aussi des écrivains qui perdent un jour ce chemin vers l'autre moi, celui qui ne savait pas ce qu'il savait.

En réfléchissant au fragment retrouvé, à cette phrase en contradiction avec la thèse de l'écriture comme contrevie, tellement accordée à mon état présent, je la trouvai moins dissonante avec le reste de l'œuvre. A la réflexion, elle me sembla faire écho à ce qui est le thème principal du roman : l'autre, sa vie, son être-là, sont une blessure. Une blessure exquise, une blessure dont la recherche des mots perdus à laquelle l'écrivain se livre dans ses livres n'est qu'une cicatrisation triste et solitaire. La « petite déchirure », la « cruelle issue », le « saignant chemin », rien, aucune œuvre, aucune idée, aucun travail de la forme et de la pensée ne peuvent les sublimer entièrement, car c'est la vie que nous fuyons en nous fermant à celle des autres, et c'est notre cœur que nous gelons en faisant encre de ce sang qui coule en nous quand nous le devinons battre sous la peau des autres.

Dans *Albertine disparue*, on retrouve, moins cruelle, moins sanglante, cette idée de l'ouverture, de la béance devant l'autre : « Il était bien, me disais-je, qu'en me demandant sans cesse ce qu'elle pouvait faire, penser, vouloir, à chaque instant, si elle comptait, si elle allait revenir, je tinsse ouverte cette porte de communication que l'amour avait pratiquée en moi, et sentisse la vie d'une autre submerger, par des écluses ouvertes, le réservoir qui n'aurait pas voulu redevenir stagnant⁷. »

Pour éclairer ces deux conceptions – non pas successives mais finalement coexistantes chez Proust – des liens entre écrire et vivre, cette contradiction entre composer une sonate de mots ou écouter la musique des autres, j'ai dû rechercher la trace dans ma propre vie de cette certitude : écrire n'en était peut-être pas le cœur.

Je ne pensais pas connaître ce sentiment que m'apporte le vieillissement : préférer la vie de l'autre, de quelques autres, à l'amour des livres. Depuis peu, j'écris moins, parce que je lis moins ; et je lis moins parce que je passe plus de temps à penser à ces êtres qui me font m'oublier en eux ou me ramènent à moi-même. L'amour des livres, ceux que je lis, ceux que j'écris ou voudrais écrire, m'apparaît comme un passe-temps – dirais-je un « passe-mort » ? – moins prenant que les deux ou trois personnes, des femmes il faut le dire, auxquelles je donne plus de

⁷ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, IV, 34.

temps qu'à la littérature. Je cherche les raisons de cette déprise et me conforte d'en trouver le contrepoint dans une prise plus étroite du côté de la vie des autres. En sorte qu'aujourd'hui je puis dire, paraphrasant l'incipit que Proust donne à son *Contre Sainte-Beuve* (« Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence »), que chaque jour j'attache moins de prix à la littérature. Je m'en étonne sans m'en attrister. Cette vague douleur de ne plus écrire n'était peut-être que la musique de l'indolence.

Pour comprendre ce calme étrange, il me fallut prendre en compte le temps et cette idée même pas douloureuse qui me paralysait : plus le temps. Le temps qu'il ne faut pas trop perdre si l'on veut faire une œuvre, mais qu'il faut perdre si l'on veut vivre une vie. Vieillir est peut-être cela : se dérober à soi-même autant qu'on peut, et se livrer aux charmes de la beauté qui enchante nos maux plutôt qu'à des réflexions qui nous peinent ou à des imaginations qui nous effraient. Plus nous basculons dans l'âge, plus nous commençons à nous déplaire, et par un dégoût qui se forme secrètement en nous de nous-même, notre âme, vide d'amour propre, et privée de l'amour qu'on nous portait se remplit de celui qu'on nous inspire. Ce qui nous aurait modérément plu autrefois nous assujettit dans notre faiblesse. On se console comme on peut.

Mais le vieillissement peut avoir des effets opposés : plus de temps à perdre avec les autres, cherchons entre les lignes le petit chemin qui mène à nous-même. En relisant *Contre Sainte-Beuve*, j'ai été frappé par l'angoisse – peut-être une projection de la mienne car nous écrivons les livres que nous lisons – qui saisit Proust devant la fin, la maladie, le vieillissement, fin non seulement de la vie bien vécue mais de la vie bien écrite. Tout le texte, de la Préface à la conclusion, est parsemé d'expressions telles que : « Je ne me sentais pas la puissance à rien »... « à partir du moment où nos forces décroissent »... « arrive un âge où le talent faiblit comme la mémoire, où le muscle mental qui approche les souvenirs intérieurs comme les extérieurs n'a plus de force. Quelquefois cet âge dure toute la vie, et personne ne saura jamais pas même soi-même l'air qui vous poursuivait de son rythme insaisissable et délicieux⁸. » Ce sont les derniers mots de *Contre Sainte-Beuve*. L'approche du vieillissement, le pas glissé de la danse de mort (Proust n'a pourtant que trente-neuf ans), non seulement l'éloignent des « plaisirs et des jours » mais l'amènent à la littérature, le

⁸ Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 312.

condamnent à écrire. A écrire que « longtemps il s'est couché de bonne heure » et qu'il ne se couchait si tard que pour fuir l'écriture de son roman. Le sentiment de la finitude le force à se mettre à un travail qu'il définit comme recherche du temps perdu, ce qui signifie des moments perdus d'un passé lointain blanchi par l'oubli, mais aussi du temps perdu à ne pas le ressusciter en lettres noires sur la page.

Il y a bien des façons de perdre son temps. Ecrire, entre autres. A quoi perd-on son temps ? se demande le narrateur. Le temps perdu est-il perdu à ne pas écrire ou à ne pas aimer ? Ou à ne pas être aimé ? « Je vis que d'elle-même elle ne m'embrasserait pas, [je compris] que tout ceci était du temps perdu et que ce n'était qu'à partir du baiser que commenceraient les minutes calmantes et véritables⁹. »

Il y a bien des façons de retrouver le temps perdu : vivre en est une. Sans doute, pour le lecteur, les personnages d'un roman sont autant de chemins par lesquels il oublie de vieillir, dénie devoir mourir et en tout cas s'évade de la douleur de n'être que soi pour s'ouvrir au souvenir et au mystère des autres. Bien sûr, la vie des livres est faite de la vie des autres et les êtres réels, ceux qui vivent à côté, en face, autour de nous, en nous, l'écrivain ne les dédaigne pas et il les fera parler dans son livre. Ils sont la matière même du roman. Quand Albertine entre dans sa vie, le narrateur dit : « C'était avec elle que j'aurais mon roman¹⁰ ». Mais tout en faisant entendre celle des autres (il compare les jeunes filles en fleurs à des instruments de musique ou des voix jouant chacune dans une tonalité différente), le romancier chantera sa musique avec sa voix. Les autres, il ne les regarde pas comme des personnes vivantes, mais comme des figures. Il les défigure en les faisant figurer dans sa fiction. Ce « trésor » qu'est l'autre et plus encore ce trésor qu'est « le sentiment qu'il m'avait inspiré, je ne l'avais jamais possédé que parce que j'avais voulu me figurer que je le possédais¹¹ ».

Le mot « figure » est essentiel pour le romancier. Les autres réels sont transfigurés dans les personnages de roman. L'autre est ce que nous nous figurons. Que ce soit la personne qu'on rencontre ou le personnage qu'on invente, écrivains ou pas, nous avons beaucoup de mal avec l'autre, beaucoup de mal à reconnaître qu'il est un autre. Mensonge de dire qu'on entend l'autre, le timbre de sa voix, le ton de sa phrase, le rythme de sa pensée. En direct, en vérité, « live », comme on dit

⁹ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, III, 902.

¹⁰ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, II, 268.

¹¹ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, IV, 80.

pour la musique. La musique de l'autre, c'est en soi qu'on la joue et non de lui qu'on l'attend. C'est en play-back et transposée dans nos propres rythmes et tonalités. On ne tient pas à l'autre, dit Proust, même dans l'amour le plus malade. On tient à soi et à cette part de soi qu'on appelle du nom de l'autre. Il faudrait – mais on ne le peut pas – dissiper « l'illusion dont nous voudrions être dupes et dont, par amour, par amitié, par politesse, par respect humain, par devoir, nous dupons les autres, nous existons seuls. L'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi, et en disant le contraire, ment¹². »

J'entends bien. Partis à sa recherche dans la création, dans l'amitié, dans la vie mondaine ou dans l'amour, nous ne savons ni ne saurons jamais rien de l'autre. Et de cet autre-là, de cet autre de l'amour, nous en saurons encore moins que de l'autre de l'amitié ou de celui de l'œuvre. « Toute vie humaine porte son secret, écrit Proust, comme amulette tournée à l'envers, et emploie toutes ses énergies à ne pas le laisser voir de ceux de qui elle sent que cela diminuerait l'estime, ou que (plus clairvoyants en cela que n'est leur jalousie) ferait souffrir davantage leur amour¹³. » Dans le cours ordinaire des choses, jamais la vie de l'autre ne nous apparaît clairement ni ne nous importe vraiment. Albertine n'existe pour le narrateur que quand elle disparaît. Prisonnière, elle n'était qu'une partie séquestrée de lui-même. Et les invités à la matinée chez la princesse de Guermantes ne sont reconnus que lorsque leurs visages détruits par l'âge se font autres que le souvenir qu'il en gardait. L'autre ne commence à être que lorsqu'il meurt, qu'il manque ou qu'il ment. L'autre n'est autre que lorsqu'il est perdu et que par cette perte nous sommes dépossédés de nous-même. Perdre l'amour qu'on donnait à l'aimé (et dans les séparations, on le sait depuis Adolphe, le plus douloureux n'est pas tant de perdre l'amour qu'on recevait que celui qu'on dispensait), c'est perdre non pas l'autre mais ce soi qui voudrait n'être pas soi, cet autre qu'on était pour l'autre.

Cela veut-il dire que nous ne puissions rien connaître de cet autre que nous ne possédons jamais, si prisonnier soit-il de nos images et de nos figures ?

Figuré dans la vie comme dans le roman, l'autre est aussi défiguré. Frappé à mort. Tué. Les personnages de la Recherche sont tous comme les figures du « dîner de têtes ». Si jeunes et en fleurs soient-ils, « prisonnière » ou prisonniers dans notre forteresse de papier comme dans celle de notre moi, ce sont des morts

¹² M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, IV, 34.

¹³ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, Esquisse IV, 689.

en attente. Depuis *Contre Sainte-Beuve*, Proust définit son travail de romancier comme un travail avec les morts et leur souvenir. « Comme il arrive pour les âmes des trépassés dans certaines légendes populaires, chaque heure de notre vie, aussitôt morte, s'incarne et se cache en quelque objet matériel. Et l'objet où elle se cache – ou la sensation, puisque tout objet par rapport à nous est sensation –, nous pouvons très bien ne le rencontrer jamais. Et c'est ainsi qu'il y a des heures de notre vie qui ne ressusciteront jamais¹⁴. » L'écrivain se sentait appelé par les êtres réels du passé tels des « fantômes tendant leurs bras impuissants et tendres » pour qu'il les ressuscite dans un livre. C'est dans ce rapport entre l'écriture et la mort, les choses mortes, les temps morts, les êtres morts, que se joue le conflit entre la littérature et la vie mondaine, au sens large. Je ne parle pas du grand monde, du salon de la princesse de Guermantes, mais de ce petit monde non moins fascinant enclos dans chacun, dans n'importe qui, disons : la femme de chambre de la baronne Putbus.

« Un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés¹⁵», écrit Proust quand il découvre que la substance du temps retrouvé, n'est que poussières et cendres remuées par la main qui écrit.

Pourtant, jamais ce meurtre par l'autre imaginaire ne vient à bout de l'autre réel. L'autre c'est ce que nous ne savons pas. Mais c'est aussi ce à travers quoi nous savons un peu qui nous sommes. On a besoin de se dire qu'on ne peut pas vivre sans l'autre, ce qui veut simplement dire qu'on ne peut pas vivre sans aucun autre, mais qu'on pourra fort bien vivre sans cet autre qui est là. C'est le même Proust qui reconnaît ailleurs : « On ne pense pas à soi, on ne pense qu'à sortir de soi¹⁶. » Il y a quelque chose qui résiste à la figuration, quelque chose qui n'altère pas l'autre en une simple projection de moi sur moi-même. « J'avais eu beau, en cherchant à connaître Albertine, puis à la posséder tout entière, n'obéir qu'au besoin de réduire par l'expérience à des éléments mesquinement semblables à ceux de notre moi, le mystère de tout être, je ne l'avais pu sans influencer à mon tour sur la vie d'Albertine¹⁷. »

Ce « petit chemin saignant » sur lequel il nous faut marcher dans la nuit des cœurs et la solitude des villes, cela s'appelle l'amour. « L'amour, et la souffrance qui

¹⁴ Marcel Proust, *Projet de Préface de Contre Sainte-Beuve*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 211.

¹⁵ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, IV 482.

¹⁶ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, I, 155.

¹⁷ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, IV, 81.

fait un avec lui » dit Proust¹⁸, l'amour est une maladie, une blessure, fracture ou plaie ouverte. Il masque le désir de n'être plus soi, de ne plus être seulement soi, et révèle l'impossibilité d'être un autre. « Cette longue plainte de l'âme qui croit vivre enfermée en elle-même n'est un monologue qu'en apparence¹⁹ ».

L'amour, s'il est la musique de l'autre, en est aussi le bruit : ce qu'on croit vous bercer vous déchire. L'amour, c'est la maladie de l'autre, la maladie qu'est l'autre, un mal et un mal inguérissable. L'autre vous fait du mal, par son opacité inconnaissable, son absence constante. L'autre vous dérouté quand vous croyez le reconnaître et être reconnu de lui. Il cause votre dérouté quand vous marchez à sa suite. Mais le chemin est douloureux aussi pour lui. On fait du mal à l'autre, quel que soit le bien qu'on lui veuille faire.

Quand commence l'amour, l'autre qu'on croit retrouver est, comme le temps, déjà perdu : « Je défais vos fleurs, je soulève vos cheveux, j'arrache vos bijoux, j'atteins votre chair, mes baisers recouvrent et battent votre corps comme la mer qui monte sur le sable ; mais vous-même m'échappez et avec vous le bonheur²⁰ ». L'amour, prodigieuse machine à se torturer par le langage, les tours et retours, les phrases sans cesse biffées et réécrites de la jalousie et de la détresse, l'amour se tait quand il sort du passé composé et recomposé (le présent n'est pas son temps) et qu'il entre dans le passé simple. L'une des phrases les plus courtes de la Recherche dit : « Elle ne revint jamais²¹. » Mais ce n'est pas la perte de l'autre qui vous perd, ce n'est pas la mort, souhaitée puis réelle d'Albertine qui « enlève la douleur dans le cœur de celui pour qui l'existence de l'autre n'est plus qu'une cause de douleurs²² ». C'est l'être même de l'autre et non sa disparition qui est – et a toujours été – une cause de douleur.

Mais alors, si l'être aimé ne peut jamais qu'infliger de la souffrance ou causer de l'ennui, d'où vient qu'on puisse – ou qu'on ait pu, un temps, l'aimer – et croire que cet amour était la vie ? Pourquoi ce besoin de creuser ces galeries, ces chemins, ces impasses, de lever ces écluses, d'ouvrir ces portes vers cet autre dont nous savons qu'il n'est pas seulement une part projetée de nous-même, un air que nous nous chantons pour ne pas nous sentir abandonné ?

¹⁸ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, II 461

¹⁹ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, IV, 82.

²⁰ M Proust, *Les Plaisirs et les Jours*, Folio, p.206.

²¹ M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, IV 58

²²M. Proust, *A la recherche du temps perdu*, IV 57

Que perd-on quand on parle avec les morts comme le fait l'écrivain, que fuit-on ? La souffrance de devoir écouter l'autre, souffrance vive, mais sans laquelle nous serions morts à nous-mêmes. Qu'est-ce que la vie des autres ? Ce qui nous fait mal, mais aussi ce qui nous rend vivants. Nous devons laisser couler l'eau du miroir pour ne pas nous y noyer. Nous avons à aimer pour ne pas être fou. Amour ? Ce mot qui est, de tous les noms, le plus présent tout au long de la Recherche, c'est ainsi que nous appelons ce pas vers un être qui n'est pas soi, cette dépense de mots et de noms propres qui nous charme et nous tourmente en redisant l'absence du corps désiré, cette souffrance d'avoir à s'ouvrir à l'autre pour ne pas s'étrangler en avalant sa propre langue. Il est une chose qu'aucun amour de soi n'abolit entièrement : le désir de l'autre. N'être que soi-même, c'est être tout, c'est n'être rien. L'amour est une brèche dans le mur du soi, une trouée dans l'indifférence et quand commence un amour et que nous tombons hors de nous-mêmes, nous attendons toujours, nous attendons déjà, comme Swann avec Odette, comme le narrateur avec Albertine, qu'avec la fin de l'amour la blessure se referme, et que le « petit chemin saignant » se cicatrise.

Écrire, c'est perdre, non retrouver ou se retrouver. Il y a diverses façons de perdre sa vie, de se perdre dans sa vie ou dans celle des autres. Écrire en est une, pénible et plaisante à la fois. Vivre, c'est encore perdre, mais autrement. Perdre les êtres qu'on aime, après s'être perdu en eux. Se perdre à tous les carrefours du temps. Mais vient un temps où cette perte-là paraît douce et qu'on la préfère à cette errance moins sanglante mais plus incertaine qui mène à l'art. Ma découverte que la vie était peut-être ailleurs que dans les livres, est donc l'exact mouvement contraire de celui que fait le narrateur de Proust. A l'inverse de Swann qui cherche dans le visage d'Odette à retrouver celui de Zéphora peint par Botticelli, ce sont plutôt les femmes des livres que je retrouve dans les femmes réelles. Je me prends à oublier les livres dans les corps. Dans le partage de mes jours et mes nuits entre écrire et vivre, mon récent changement d'attitude découle d'une désillusion. Non seulement je ne suis plus sûr que « la vraie vie » soit celle de la littérature, mais je vois qu'écrire, ce n'est pas vivre, ou c'est ne pas vivre. Écrire n'est pas une façon de vivre ; au mieux un moyen – illusoire – de ne pas mourir.

Désormais, peut-être vais-je ensevelir mes fantômes littéraires dans des êtres réels. Peut-être les livres ne seront-ils plus pour moi des cimetières d'amis ou

d'aimés, et mes êtres vivants et proches serviront-ils de tombe aux livres que je n'écrirai pas. Mais je me réconforte de voir que Proust ait un moment admis que l'art et les livres ne pesaient parfois plus rien face à l'autre réel, à l'autre de sang qui souffre par nous et nous fait souffrir.

"Long." C'est par cette syllabe que commence le plus long roman de notre littérature, plein de longues phrases, *A la Recherche du temps perdu*. Vers la fin, se trouve la phrase la plus courte: "Long à écrire". Anatole France disait un jour: "Que voulez-vous, la vie est trop courte et Proust est trop long". Au risque de passer pour déviant ou mélancolique, j'avoue que j'ai longtemps pensé l'inverse: la vie est trop longue et Proust trop court. Mais à mesure que j'avance en âge, je commence à trouver le temps long quand je chemine parmi ces « enfants du silence et de la solitude » que sont les livres, et moins long quand je le passe à écouter la musique des autres.